

# J'ai vu...

UNIFORMES  
Documents  
Historiques  
contenus



De gauche à droite : le roi Constantin et les généraux Mahon et Sarrail,  
chefs des forces alliées à Salonique

70P,47

*J'ai vu...*

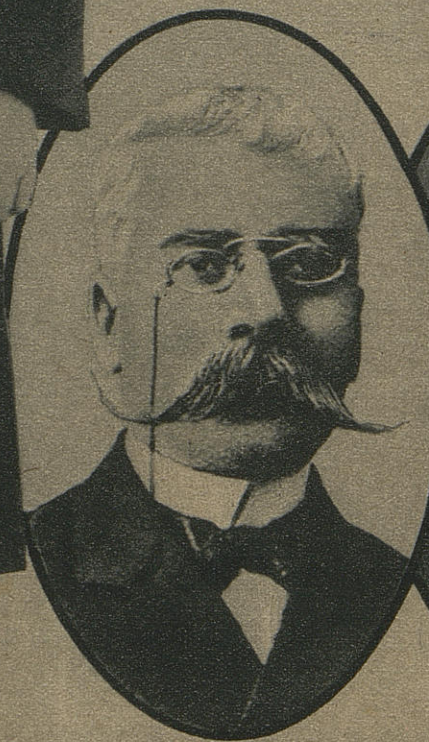
LES PUISSANCES PROTECTRICES DE LA GRÈCE METTENT LE ROI CONSTANTIN EN DEMEURE DE PRATIQUER UNE NEUTRALITÉ LOYALE ET OBTIENNENT SATISFACTION



*M. Venizelos a le sourire*



LE ROI CONSTANTIN EN GRAND UNIFORME DE FELD-MARECHAL ALLEMAND, AVEC SON BEAU-FRÈRE LE KAISER



*M. ZAIMIS*

*Neutraliste loyal chargé de former un nouveau cabinet.*



*M. SKOULOUDIS*

*Président du conseil démissionnaire.*

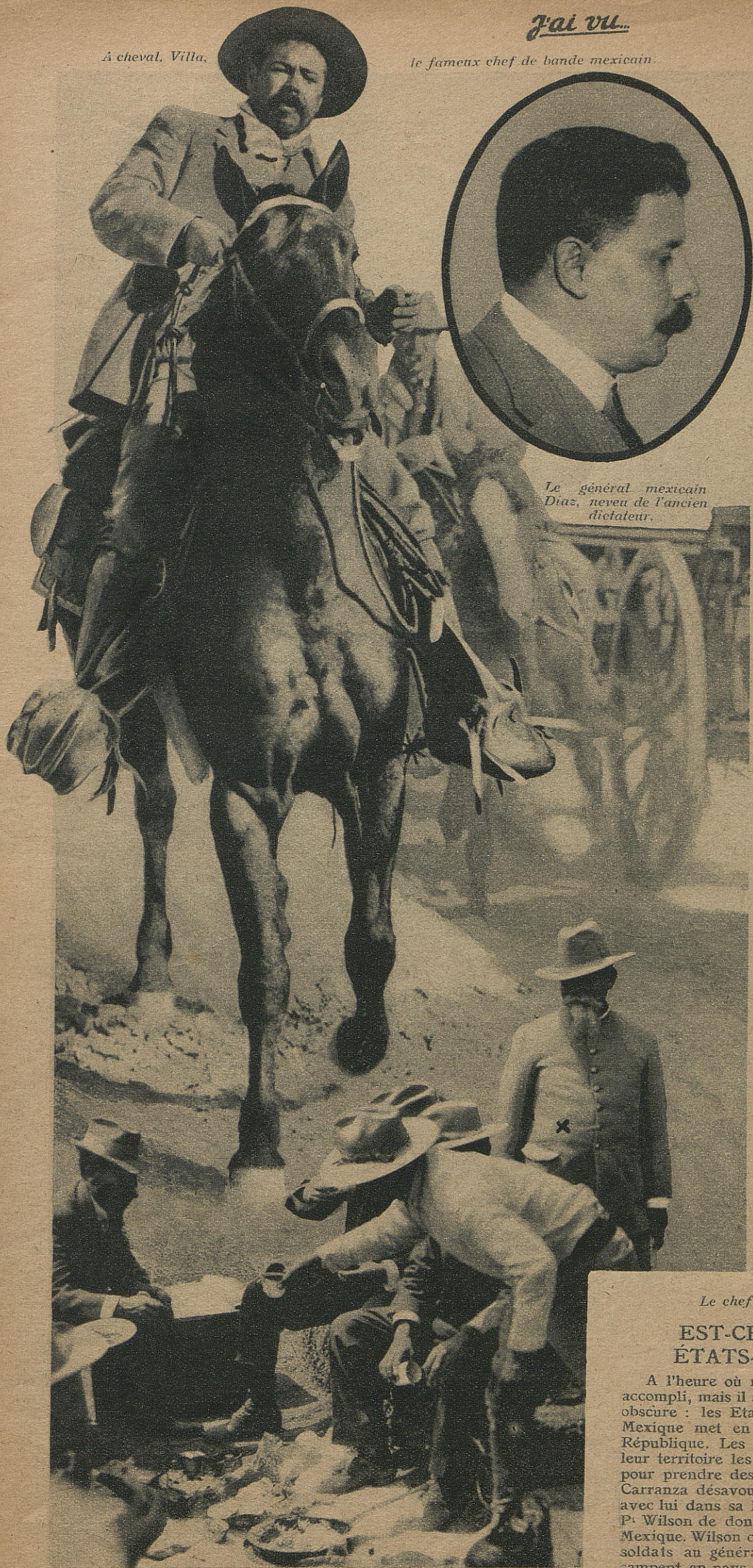
Les Puissances qui ont fait la Grèce libre et lui ont assuré son régime politique, — la France, l'Angleterre et la Russie, signataires de la constitution de 1864, — estimaient que par ses menées sournoises, sa politique de provocation et son évidente mauvaise foi, le gouvernement grec avait violé l'esprit de la constitution dont elles s'étaient portées caution vis-à-vis du peuple hellène. Elles ont donc signifié au roi d'avoir à renvoyer son ministre Skouloudis, à licencier son armée mobilisée, et à procéder à de nouvelles élections. Constantin s'est incliné. M. Zaimis, neutraliste loyal, est chargé de former un nouveau cabinet. La roue a tourné... Que va faire Venizelos ?

*La reine Sophie, sœur du Kaiser*

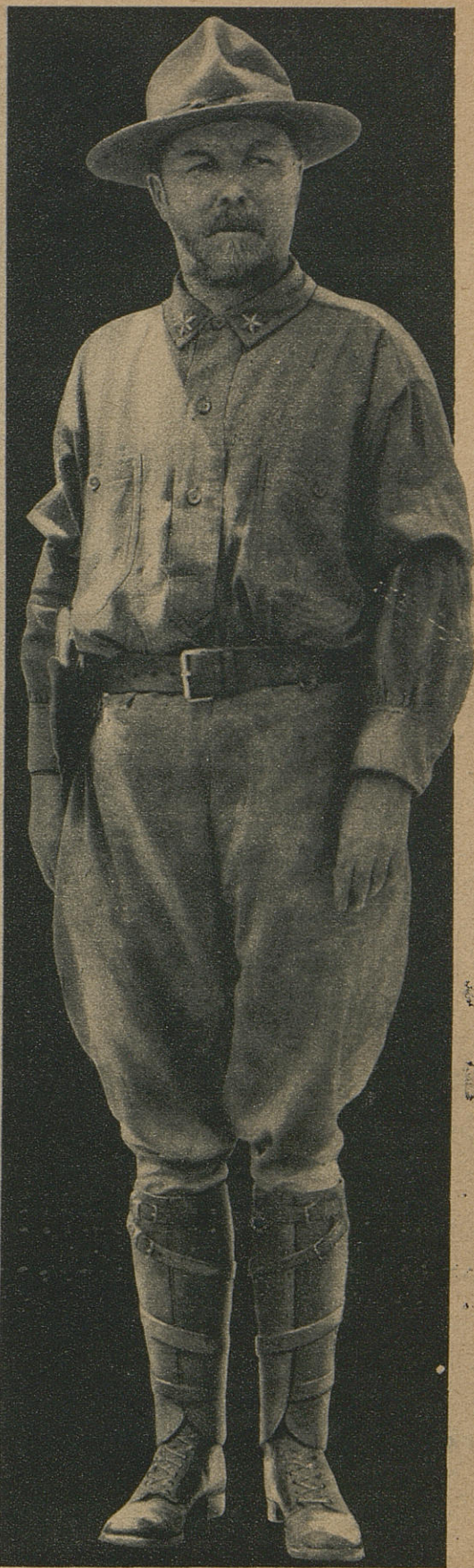
*J'ai vu...*

*À cheval, Villa,*

*le fameux chef de bande mexicain.*



*Le général mexicain Díaz, neveu de l'ancien dictateur.*



*Le chef des forces américaines : général Funston.*

### EST-CE LA GUERRE ENTRE LES ÉTATS-UNIS ET LE MEXIQUE?

A l'heure où nous mettons sous presse, l'irréparable n'est pas accompli, mais il semble tout près de l'être. L'origine du conflit est obscure : les États-Unis se plaignent que l'état anarchique du Mexique met en péril leurs nationaux de la frontière de la République. Les incursions de Villa, chef révolté mexicain, sur leur territoire les ont obligés à pénétrer eux-mêmes au Mexique, pour prendre des gages et défendre leurs intérêts. Le P<sup>t</sup> mexicain Carranza désavoue tout d'abord Villa, puis fait cause commune avec lui dans sa haine des "gringos" (étrangers), et somme le P<sup>t</sup> Wilson de donner l'ordre aux troupes de l'Union d'évacuer le Mexique. Wilson cédera-t-il ou au contraire enverra-t-il de nouveaux soldats au général Funston, chef des troupes américaines qui campent en pays ennemi? L'affaire en est là, et il semble que l'Allemagne, pour empêcher les États-Unis de continuer à nous alimenter en munitions, — puisqu'ils en auront besoin pour eux-mêmes, — ait attisé ces discordes et soit la cheville ouvrière du conflit.

*An-dessous : le P<sup>t</sup> Carranza (X) et quelques-uns de ses partisans.*



**EN AVANT DU FORT DE SOUVILLE :  
NOS GRENADIERS A L'OUVRAGE**

Le communiqué du 23 juin disait que " Par trois fois, les Allemands ont attaqué nos tranchées. Toutes ces attaques ont été repoussées à la grenade ". Que de fois avons-nous lu cette phrase, depuis cinq mois que dure la bataille de Verdun ! La photographie que nous donnons ici a été prise près du fort de Souville, au moment où nos grenadiers, dans un corps à corps, brisaient les vagues de l'ennemi. La musette et les poches gonflées de projectiles, ils sont toujours en première ligne. Et, à l'heure de l'assaut, ce sont eux qui partent les premiers.

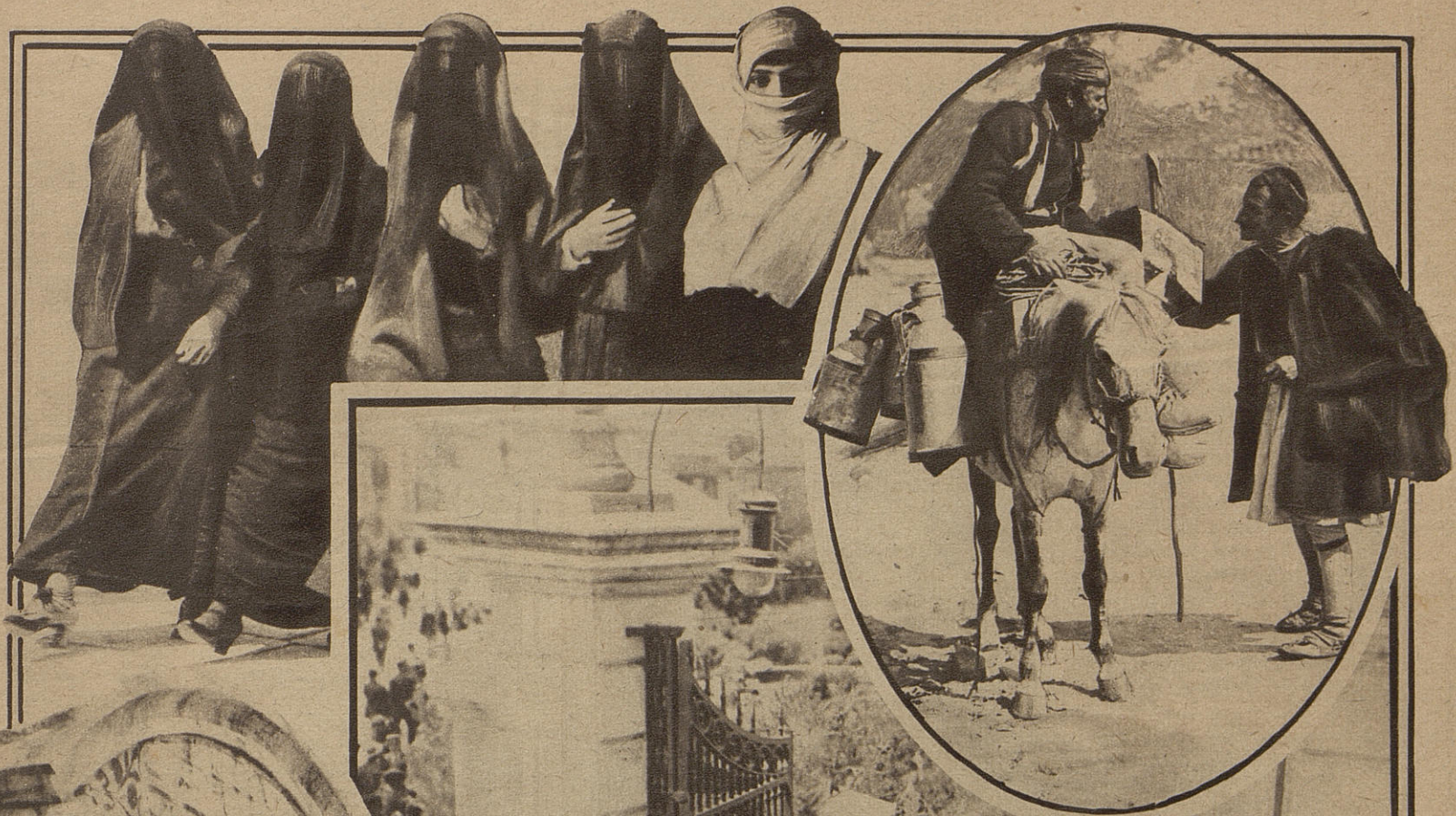
**UNE SEMAINE DE GUERRE :  
Du 16 au 22 Juin.**

**VENDREDI 16 juin.** — La conférence économique des alliés poursuit ses travaux.  
— Sur le front de Verdun, légère accalmie.  
— Les Russes continuent à progresser et menacent Czernowitz.  
— L'offensive autrichienne est contenue dans le Trentin.  
**SAMEDI 17.** — La Chambre décide de siéger en comité secret.  
— En Italie, le ministère Boselli, succédera sans doute au cabinet Salandra.  
— Devant l'avance russe les Autrichiens l'ont évacuer Czernowitz.

— Sur les deux rives de la Meuse, la lutte reprend très âpre.  
— En Amérique, la candidature Wilson est acclamée par la convention démocratique.  
**DIMANCHE 18.** — A Verdun, duel d'artillerie.  
— Première séance de la Chambre réunie en comité secret.  
— En Grèce, les puissances de l'Entente, devant la politique sournoise du roi, décident le blocus.  
— La conférence économique a terminé ses travaux.  
**LUNDI 19.** — Sur le front de Verdun, la bataille s'engage devant Thiaumont.  
— L'armée russe occupe les faubourgs de Czernowitz.  
— A Rome, le ministère Boselli est constitué.  
**MARDI 20.** — Les Russes ont pris Czernowitz.  
— A Verdun, intense duel d'artillerie devant Thiaumont.

— En Grèce, la politique personnelle du roi Constantin rend la situation très critique.  
**MERCREDI 21.** — Sur la Meuse, bombardement furieux dans la région de Vaux-Chapitre et le secteur de Châtan-court.  
— Les Italiens procèdent au Trentin à des contre-attaques efficaces.  
— Les Russes dépassent Czernowitz et marchent sur Lemberg.  
— La Chambre siège toujours en comité secret.  
**JEUDI 22.** — Sur le front russe entrée en ligne de nouveaux corps allemands.  
— La situation politique en Grèce tend vers la crise : on prévoit une démarche des alliés auprès du roi et du cabinet Skoufoudis.  
— Sur les deux rives de la Meuse, activité des deux artilleries.

*J'ai vu...*



**LES DEUX SALONIQUE**

L'état de siège est proclamé à Salonique. Dans les rues du vieux port macédonien, tout est calme maintenant. On n'y voit plus les émissaires des consuls allemands se glisser partout pour espionner l'armée du général Sarrail. Seules les Macédoniennes et les Juives voilées s'en vont nonchalamment, le long des fontaines monumentales, comme au temps où le grand port grec connaissait le charme enivrant de la vie orientale.

# CARNET D'UN PRISONNIER <sup>(1)</sup>

J'en profitais pour converser longuement avec les Allemands, les questionnant dans les différents corps de métiers, dans les échelons de la société, depuis l'aide-maçon jusqu'au commis architecte, du terrassier au charretier. Je fus même présenté à l'architecte en chef, qui m'honora d'un bon quart d'heure de conversation. Je pus ainsi me faire une idée nette de son état d'esprit. Déjà au camp, par certaines sentinelles nous étions au courant de bien des choses : la cherté des vivres, la difficulté de se nourrir pour un sous-officier avec son maigre prêt ; la misère dans certaines familles de mobilisés, où l'allocation ne suffisait pas et par conséquent ne permettait pas d'envoyer la « pièce » tant convoitée.

J'ai eu sous les yeux le tarif des pensions aux veuves. Il est dérisoire. Un journal socialiste reproduit un état des dépenses d'une veuve de soldat ayant un enfant : en faisant l'économie la plus stricte, sans autre dépense que celle de sa nourriture et de l'entretien de son enfant, elle dépense 49 marks 75 par mois. L'État ne peut les lui assurer. En octobre, une sentinelle qui parlait le français assez correctement nous a raconté qu'au cours de son congé à Berlin une émeute sérieuse occasionnée par la cherté de la vie s'était produite : boulangeries et boucheries avaient été saccagées et mises au pillage. D'accord avec le gouvernement, la municipalité avait ordonné la fermeture des boucheries et des charcuteries, sauf deux jours par semaine. Cette même sentinelle nous affirma que la censure avait interdit de publier le récit de ces émeutes. De fait, ce n'est que quelques jours après cette conversation que nous pûmes lire dans les journaux que par ordre supérieur les boulangeries et boucheries ne seraient plus ouvertes que deux jours par semaine.

Certains prisonniers recevaient des colis de personnes allemandes. Très abondants au début, ces colis ne renfermèrent finalement que peu de choses : absence complète de charcuterie d'abord qui fut remplacée par des biscuits ou des oranges, puis un ordre du gouvernement allemand interdit tout envoi de colis aux prisonniers de guerre.

## LES BOCHES CONSTRUISENT SOLIDEMENT

La construction de l'arsenal, où travaillaient mes camarades du camp de Cassel, commencée en février 1915, devait être terminée au mois de septembre suivant. Mais je doute fort qu'il puisse entrer en service même à Pâques prochain. Les travaux entrepris sont véritablement colossaux, au sens allemand du mot. Bâtiments immenses aux murs plus épais qu'il ne faudrait normalement, aux fermes de soutènement trois fois plus fortes que ne l'exigeait le poids de la construction à soutenir. J'ai pu monter sur le toit d'un bâtiment terminé : il



PRISONNIERS ALLEMANDS CHEZ NOUS. — Le feldwebel regarde couler mélancoliquement l'eau de la rivière — en l'espèce, la Marne. Il pense peut-être à la formidable défaite qu'y subirent les armées de son empereur.

était fait de plaques de ciment armé d'un mètre sur 0 m. 55 de long et d'un poids de 100 kilogrammes ; ces plaques reposaient sur des traverses en fer trop fortes pour les poids à soutenir ; elles étaient cimentées les unes aux autres et recouvertes de



LES PREMIERS PRISONNIERS FRANÇAIS FAITS PAR LES ALLEMANDS. — A leur visage, à leurs blessures, témoins d'un furieux combat, on sent que l'ennemi n'en eut pas facilement raison.

cinq couches de toile goudronnée, collées à chaud, et sur la dernière toile une couche de graviers collée au goudron. Aux fenêtres étaient placés des carreaux de verre armé.

Les canalisations d'eau étaient souterraines ; on pouvait s'y tenir debout et y marcher à deux de front ; les revêtements de ces canalisations étaient faits avec des matériaux de premier choix. A côté, d'autres canalisations servaient aux égouts et aux câbles électriques. Des trains entiers y

transportaient la terre employée au nivellement du terrain ; tout un réseau de petits chemins de fer servait au transport des briques, du ciment, du plâtre, du bois, du fer. Il ne se passait pas de jour sans que l'on eût quelque accident mortel à enregistrer.

## LE PATRIOTISME ALLEMAND EST EN BAISSÉ. — ON DISCUTE L'EMPEREUR

Les ouvriers allemands qui travaillaient à l'arsenal s'entendaient bien avec les prisonniers de guerre qui avaient été forcés d'y travailler avec eux. Ils engageaient ceux-ci à ne pas se hâter dans l'exécution de leur tâche, afin de faire durer les travaux plus longtemps ; ils leur offraient même souvent de la bière et ce, sous l'œil complaisant des soldats de garde qui ne sortaient de leur mutisme que pour murmurer aux oreilles du travailleur : « *lamsan, lamsan* » (doucement, doucement). Je leur demandais pourquoi : « Moins vite, me dirent-ils, les travaux seront terminés, moins vite nous irons au feu. » Quant aux ouvriers, ils ne se pressaient point non plus afin de se réserver du travail. Une fois l'arsenal terminé, ils n'étaient plus certains de trouver à s'employer. Ils redoutaient le chômage, et ils haussaient les épaules quand je leur faisais remarquer, non sans ironie, que plus vite l'arsenal serait terminé, plus vite ils y fabriqueraient armes et munitions !

Je compris par là que le patriotisme allemand, si chaud, si ardent à mon arrivée, s'était singulièrement refroidi.

Si le soldat allemand garde encore en effet quelques illusions et répète : « Nous sommes vainqueurs, nous occupons d'immenses territoires conquis par nos armées, » le peuple raisonne davantage ; plus réaliste, il va au fond des choses : « Si nous étions vainqueurs, pense-t-il, on nous demanderait la paix, et nous ne la donnerions pas. Or nous sommes intimement pour la paix à tout prix. » C'est donc que ça ne va pas si bien ; pour eux il y a un fait certain : l'Empereur les a trompés. Ce n'est pas la France qui a déclaré la guerre, mais c'est bien l'Allemagne, et la guerre a été déclarée non pas pour la grandeur de l'Empire, mais pour et par les capitalistes. Et cela est dit et redit partout et commenté en paroles mêlées de crainte, de désespoir, de haine et de vengeance. Je prie mes lecteurs de noter que ceci est caractéristique dans l'état de l'évolution de l'esprit allemand.

L'Empereur, ce dieu pour qui même les femmes avaient une vénération exagérée, n'a plus le même prestige ; il n'est plus l'idole, le héros devant qui tout front doit s'incliner. Le peuple semble véritablement en avoir assez : « Ça dure trop. »

Les Allemands du peuple qui naguère ne

(1) Voir la 1<sup>re</sup> partie du Carnet dans le numéro 79.

## J'ai vu.

parlaient que de leurs victoires, à qui importait peu le sang répandu si largement, commencent à s'effrayer du nombre de morts qui croît sans cesse. Chaque famille est frappée au cœur. Celui-ci a perdu cinq frères et sept cousins, celui-là trois fils et quatre gendres, tel autre compte dix-huit tués parmi les siens. Ce qui les impressionne, c'est qu'au début chaque famille se croyait seule à être éprouvée si terriblement; mais elle voit maintenant que les familles voisines le sont autant qu'elle, sinon plus, et que plus la guerre se prolonge, plus lourdes s'accroissent les pertes, et que le sang coule à flots.

« Assez de morts... on ne peut plus vivre », voilà ce qu'on entend répéter partout.

La vie en effet devient difficile pour ceux de l'arrière. Tout augmente dans des proportions formidables et nombreux sont ceux qui, depuis plusieurs mois, n'ont pas mangé de viande; les choses de première nécessité, le lait, les légumes, le beurre font complètement défaut; le pain n'est donné que sur la présentation de bons distribués par les municipalités. Quant à la bière, cette boisson essentiellement nationale, son prix s'est élevé et sa production a baissé.



LES CIVILS PRISONNIERS A LA SOUPE! — On sait, — l'auteur du "Carnet" l'a dit, — ce qu'était cette soupe: eau et débris de pommes de terre moisis. La faim, la terrible faim, faisait pourtant qu'on en mangeait.



UN GROUPE D'INFIRMIERS A LA VEILLE DU RETOUR EN FRANCE. — Ils ont tous, ou presque, le sourire. C'est à la suite de vives instances du roi d'Espagne, que ce groupe fut libéré.

La classe la plus éprouvée est la petite bourgeoisie qui ne travaillait pas et vivait de rentes modestes. Ces rentes ne suffisent plus aujourd'hui à les nourrir et il leur est impossible de trouver du travail.

Au point de vue industriel, l'huile, le pétrole, le cuir, font absolument défaut, de l'aveu même de l'architecte de l'arsenal de qui je tiens tous ces renseignements.

Les réquisitions chez l'habitant ont produit des quantités énormes de tuyauteries, casseroles, bibelots. Au camp, toutes les marmites de cuivre et de nickel ont été prises comme butin de guerre et les ustensiles de cuisine de la cantine prirent le même chemin. On les remplaça par des casseroles et plats en fer émaillé.

### COMMENT EN ALLEMAGNE ON TROMPE LE PEUPLE. — CE QU'ILS PENSENT DE NOUS

J'ai parlé à quelques Allemands de la victoire de la Marne, des batailles de l'Yser et de la Champagne: quelques-uns sont consternés, d'autres se refusent à me croire.

Un vieillard, à qui on répète mes propos, s'efforce encore d'en ricaner et il dit:

(A suivre.)

## UNE SÉANCE MÉMORABLE A LA CHAMBRE ITALIENNE : LA DÉMISSION DE M. SALANDRA

M. Bissolati.

M. Boselli.



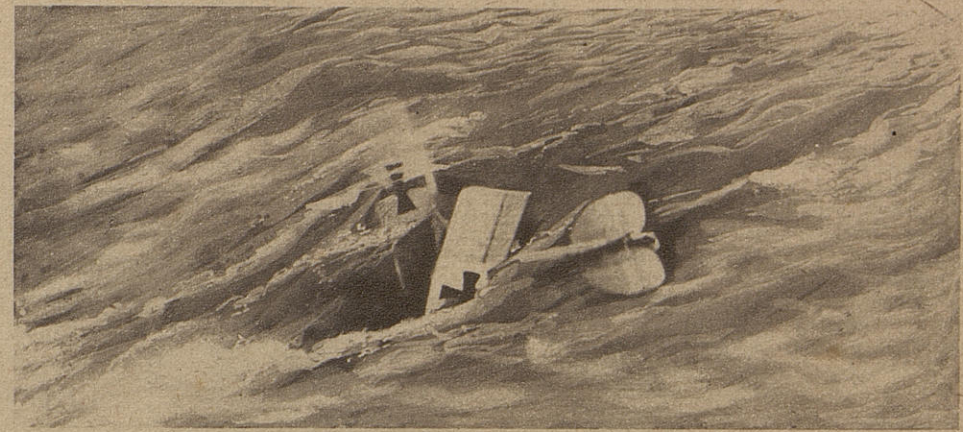
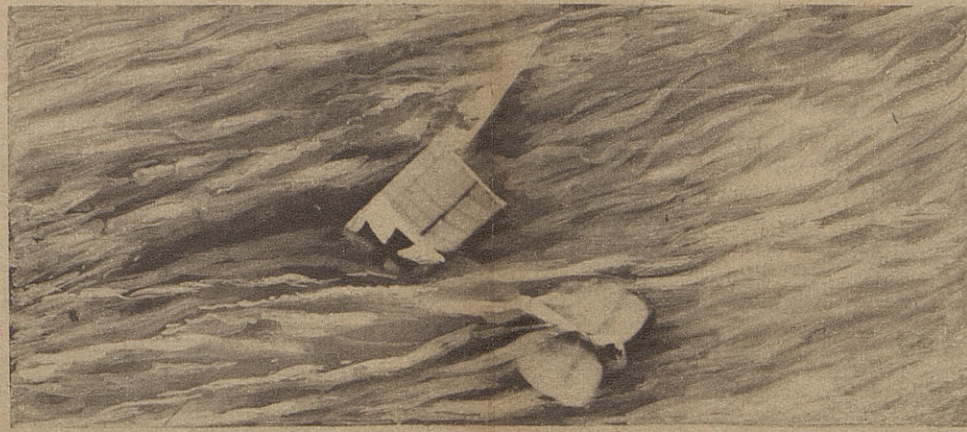
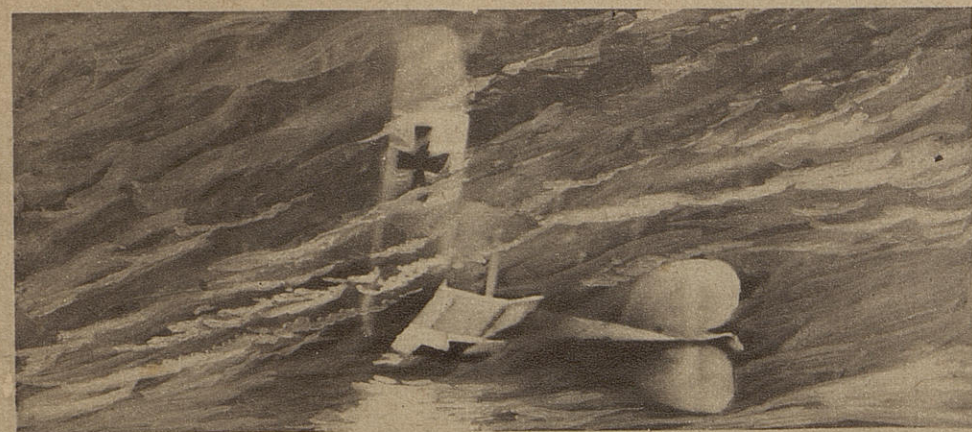
Nous donnons ici la photographie de la séance historique du 10 juin à la Chambre des députés italienne, séance au cours de laquelle M. Salandra, président du conseil, mis en minorité, a démissionné avec tous les membres de son cabinet. C'est M. Boselli, doyen des députés, qui a formé le nouveau ministère dans lequel il a réuni les hommes les plus qualifiés de tous les partis: le leader socialiste Bissolati, l'an-

M. Sonnino, ministre

des Affaires étrangères.

*J'ai vu...*

Trois vues de l'aéroplane dans les flots. — De gauche à droite : au moment où il tombe ; dans l'eau ; sur le point de disparaître.



Les débris de l'aviatik sur la plage ; sur le terrain d'atterrissage, la croix de fer.

Le fuselage de l'appareil repêché par des barques qui avaient surveillé sa chute.

**COMMENT ON PÊCHE EN AÉROPLANE**

Le fait s'est passé tout récemment sur la côte belge. Un aviatic survolait tranquillement quelques batteries qui le criblaient en vain de shrapnells, lorsqu'à une allure foudroyante survint un de

nos avions de combat qui lui coupa toute retraite. Et la bataille s'engagea dans la nue sous les yeux des artilleurs que l'aviatic avait bombardés. Elle ne dura pas longtemps : l'aviatic, le réservoir à

essence crevé par une balle, vint, en chute lente, mourir dans la mer. Aussitôt, de la côte, dix embarcations volèrent sur les flots. Avec des crampons et des cordes, l'oiseau ennemi, solidement amarré,

fut rapidement traîné sur la plage. Les artilleurs hissèrent sur une prolonge toutes les parties utilisables de l'appareil, et, dans un galop d'enfer, les apportèrent à la ville voisine.



*J'ai vu...*

## LA DISGRACE

UNE automobile dont la carrosserie blanche était couverte de poussière s'arrêta brusquement, ce matin d'avril, devant la grille du Palais impérial.

Berlin avait l'aspect d'une ville morte, et la lourde voiture lancée à fond de train, qui venait de stopper, semblait avoir bousculé quelque chose d'immobile, d'inquiet et de solennel.

Le factionnaire, au seuil de sa guérite rayée de noir et de jaune, immobile, présentait l'arme à la voiture dont nul encore ne descendait.

Un gros homme à lunettes d'or souleva son chapeau, puis la portière de l'automobile fut repoussée violemment, et un vieillard sauta assez lestement à terre.

Il était très grand malgré ses jambes torses et ses épaules voûtées ; il avait un visage glabre de vieux prêtre ou de vieille femme, et il était vêtu du plus invraisemblable, du plus cocasse uniforme militaire qu'on puisse imaginer.

Sa face cuite et tannée n'était pas très avantageuse par un énorme plastron jonquille, et ses mains, d'une longueur et d'une maigreur extraordinaires, sortaient de ses manches, aux parements de même couleur éclatante, gantées de blanc.

Au-dessous de ses aiguillettes de métal et de ses fourragères, un grand cordon orange et noir barrait sa poitrine creuse et, sur tout cela, un manteau gris à large collet rouge était accroché.

Devant le factionnaire pétrifié qui venait de reconnaître le feld-maréchal von Haeseler, il daigna toucher d'un doigt la visière de sa casquette plate d'où s'échappaient de longs cheveux blancs, des cheveux de vieux pianiste ou de vieux peintre.

Le maréchal revenait de Verdun, mandé par un ordre bref du kaiser.

Il traversa la cour. Ses vieilles jambes arquées semblaient plier à chaque pas, et il avait une démarche chaloupée comme les marins qui ont perdu l'habitude de la terre. Son sabre de cavalerie traînait sur le gravier.

Il gravit péniblement les quelques degrés du perron ; la haute porte se referma sur lui, et la cour solennelle et morte parut plus triste encore d'avoir vu passer ce squelette vêtu de la plus incroyable défroque.

❖ ❖ ❖

Dans l'antichambre de l'empereur, sans voir les grands laquais figés, il se laissa tomber dans un fauteuil.

Un quart d'heure s'écoula...

Jamais il n'avait permis qu'on lui imposât la moindre attente. Il avait terrorisé l'armée allemande pendant trente ans ; élève du maréchal de Moltke dont on le croyait le continuateur, il avait pris à son maître ses attitudes silencieuses et brutales, son visage glabre et fripé de sorcière, et le kaiser lui-même, le maître fantasque et dur devant qui les généraux n'étaient que des valets, s'était laissé gourmander plus d'une fois par le vieux conseiller qui, seul, pouvait se permettre de lui parler, les mains dans les poches de sa culotte trop étroite.

Il avait commandé le fameux 16<sup>e</sup> corps en garnison à Metz et il avait fait afficher, dans les chambrées, une consigne qui ordonnait aux troupes de coucher à Nancy le soir même de la mobilisation et de dîner à Paris huit jours plus tard.

Maintenant, il avait quatre-vingts ans, et, depuis le commencement de la guerre, il avait vécu sur le front, près du kronprinz, terrorisant les tranchées et les cantonnements comme il avait terrorisé les casernes, actif malgré son grand âge, intangible, indiscuté, puissant et vénéré comme un symbole de haine contre la France.

Cependant cette attente dans l'antichambre de l'empereur ne semblait point lui peser, et il ne témoignait d'aucune impatience.

Une immense tristesse descendait en lui comme un apaisement.

Les minutes se traînaient encore...

Le kaiser ne mettait décidément aucun empressement à le recevoir.

Oserait-il lui faire une de ces scènes violentes dont il avait le secret ? Allait-il laisser retomber sur ses vieilles épaules voûtées la faute de Verdun, la responsabilité de l'épouvantable attaque dans laquelle on avait vu fondre l'armée allemande ?...

Certes, il se défendrait ! Sans doute, il avait assisté au conseil de guerre qui avait décrété l'hécatombe inutile, mais sa voix ne pouvait y avoir aucun écho.

Il allait montrer qu'il savait mordre encore avec ses dents branlantes !...

Il préparait sa défense ; l'antichambre, son tourbillon d'officiers et ses laquais immobiles n'existaient plus.

Les tapis rouges, les murs de pourpre disparurent ainsi que les hauts portraits dans leurs cadres trop dorés : celui de Frédéric-Guillaume avec son visage stupide aux favoris grisonnants ; celui du prince de Bismarck, en uniforme de cuirassier blanc, massif comme un dogue ; celui de son maître, le feld-maréchal de Moltke, tout noir, avec son visage de cire jaune, son rictus tragique et ses oreilles plates sans ourlet, collées contre le crâne ras...

Il se dressa d'un bond... Un aide de camp était devant lui, au garde à vous !

Le maréchal von Haeseler ne douta point que cet officier de service allait l'introduire, mais l'aide de camp dit :

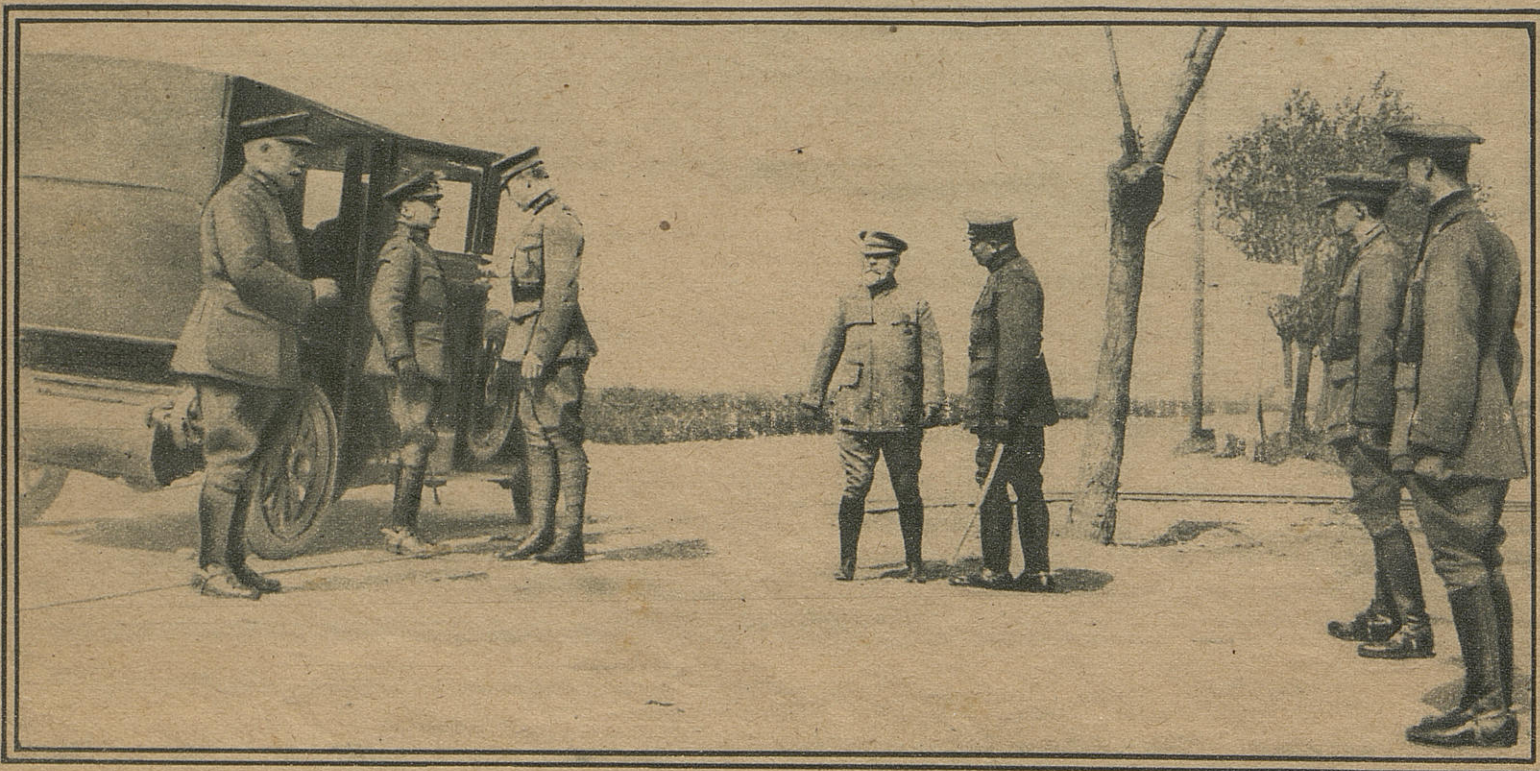
« Monsieur le maréchal, Sa Majesté est au regret de ne point vous recevoir ; Son Excellence l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie est en conversation avec Elle... »

Il comprit, il sentit à cette minute que l'ordre qui le rappelait à Berlin l'arrachait à l'armée, et il essaya de sourire, ce qui crispa de la plus douloureuse façon son masque fripé aux rides innombrables.

Il ramassa son manteau gris à collet rouge, et, brusquement furieux, il sortit en claquant la porte derrière lui.

LÉO LARGUIER.

### LES DEUX BEAUX-FRÈRES DE L'HÉRITIER DU TRÔNE D'AUTRICHE-HONGRIE SE BATTENT DANS LES RANGS DES ALLIÉS ET MÉRITENT LA CROIX DE GUERRE



Lors du dernier voyage du P<sup>i</sup> Poincaré sur le front belge, où le roi Albert le conduisait, l'auto royale s'arrêta brusquement et le roi présenta au président deux soldats qui s'étaient particulièrement signalés par leur courage lors des derniers combats auxquels de récents communiqués ont fait allusion. Ces deux

soldats n'étaient autres que les deux princes de Bourbon-Parme, les propres frères de la princesse Zita, femme de l'héritier du trône de François-Joseph. Épris de droit et de justice, ils n'avaient pas hésité, malgré les liens de famille, à venir combattre dans nos rangs, pour la cause sacrée de l'Entente.

*J'ai vu...*



APRÈS LA MORT DE KITCHENER. "A BAS LES HUNS! DEHORS LES HUNS!"

Les "Huns", ce sont pour les Anglais nos "Boches", et les "Huns" ont envahi l'Angleterre... envahi du moins par leurs commerçants et leur kamelote qui, en plein Londres et en pleine guerre, n'ont pas cessé de prospérer, grâce à l'indulgence méprisante d'hôtes par trop respectueux de la liberté individuelle. Mais cette fois c'en est trop! La cata-

strophe du "Hampshire", dans laquelle on ne peut pas ne pas voir la main d'une Allemagne mystérieusement avertie, a provoqué chez nos alliés une douloureuse indignation. Au cours de violents meetings, la foule les a conspués, puis s'est livrée au sac de leurs boutiques. On voit ici des manifestants agitant frénétiquement les mains, en criant: "A bas les Huns! Dehors les Huns!"

*J'ai vu...*



LA PETITE CLASSE :  
CEUX POUR QUI L'ON SE BAT

Souvent nos soldats l'ont dit : « Si nous avons la ferme volonté de mener cette guerre jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à la victoire, c'est que nous voulons que nos enfants n'endurent pas les horreurs que nous avons vécues. Nous voulons que cette guerre supprime la guerre et pour toujours. » Et voici quelques-uns de ces enfants dont les pères tombent pour leur éviter les heures tragiques des combats. Que l'on songe que bien des soldats portent dans leur rude capote, tout contre leur cœur, une de ces images adorées et qu'elles furent leur soutien aux dures heures de la bataille.

bat  
d'e  
im  
rév



“ ADIÉU, MON VIEUX CAMARADE ! ”

Sous le feu de l'artillerie ennemie qui les foudroie, au galop les batteries changent de position. Un des chevaux, blessé par un éclat d'obus, a été dételé et, le ventre ouvert, agonise sur la route. Une immense pitié saisit au cœur un des servants. Ce cheval dont les yeux révulsés disent l'atroce douleur c'était son vieil, son meilleur ami. Il

y avait entre eux cette obscure fraternité des combats livrés ensemble et des risques courus. Sans souci des obus qui tombent, une dernière fois l'homme saisit à plein bras le cou de son cheval, étreint sur son cœur la tête de son vieux camarade de bataille, et longuement baise ses pauvres naseaux qui tremblent déjà de l'épouvante de la mort.

SUR CERTAINS POINTS DE DÉTAIL



LE VERBAL. — "Moi, je n'ai pas à me plaindre de la guerre. Mes discours à la Chambre ont été affichés six fois." (Paroles authentiques d'un "verbal".)

Aujourd'hui c'est au "verbalisme", à cette habitude que nous avons eue trop longtemps de nous payer de mots et de les tenir pour des actes, que s'en prend un de nos correspondants.

LE VERBALISME EST UNE MAUVAISE MONNAIE

dit ce "Jeune grognard" qui était maire d'une importante cité du centre de la France avant de devenir un vaillant artilleur...

« Votre enquête, mon cher ami, vient à son heure, comme toutes les enquêtes, d'ailleurs... Elle a cette supériorité sur tant d'autres de chercher l'avis, non de ceux d'hier, mais de ceux de demain, — de ceux qui refont la France et qui montreront les dents, des dents solides, si l'on s'avise de vouloir défaire ce qu'ils font... »

On ne saurait trouver des mots qui nous fassent plus de plaisir. Ils correspondent parfaitement à notre propre pensée et indiquent clairement le but de notre enquête.

« Je ne suis pas un grand, grand lettré... J'ai derrière moi, dans ma lignée, des paysans solides et des ouvriers, de maîtres ouvriers, — tout un peuple, celui de la terre et de l'étable... Il m'en reste des airs et des façons brutales et un certain goût, heureusement, pour le robuste, le solide, le réel... »

« Les gérantes? La France a failli en mourir parce que, tous, n'ont jamais été que des « verbaux ».

« Le verbalisme, en cinquante ans, nous a saignés aux quatre veines de nos véritables énergies morales. Plus que ne nous saigne aux quatre veines cette guerre-ci.

« Nous avons été, nous sommes les victimes des mots, les victimes des diseurs de paroles, de ces intarissables bavards qui ont mis l'« agissement », ce vocable hideux des parlementaires, au lieu et place de « l'acte »,

Ce qui prouve mieux que tout au monde que notre enquête porte les fruits que souhaitons et qu'elle vient à son heure, c'est que beaucoup de journaux, pour le moment, semblent s'inspirer des notes, des lettres et des articles de nos "Jeunes grognards". — Puisse cette consultation demeurer une mine où nos confrères trouveront des suggestions, des indications qui vont contribuer, demain, à la réalisation de la plus grande France. — Occupons-nous aujourd'hui de certains points de détail pour bien prouver que nous ne négligeons rien, — et que nous tenons à ce que l'on précise.

cette expression pleine où s'affirme l'homme.

« Le verbalisme !

« Est-ce que vous vous figurez bonnement que nous allons supporter ça, quand nous rentrerons? Les mots, les discours, les palabres, les ronronnements et les coups de gueule de la tribune, du conseil, de la réunion publique, nous en avons plein tout ce que vous voudrez ! Nous en avons assez, nous en avons trop... »

« Ce que nous voulons, nous autres, c'est qu'on vive, qu'on travaille, qu'on réalise, qu'on crée, qu'on associe de véritables grands intérêts, et pas des opinions soi-disant politiques ou soi-disant religieuses pour qu'entre des tas de bonnes gens, qu'ils jettent les uns contre les autres, les malins s'incrument dans tous les coins où il y a un peu de pouvoir à exploiter

et qu'agrippés là, arrondis, engraisés, nantis, rentés, casant le fils, la fille, le parent, l'ami et le client, ils paralysent toutes les activités, toutes les forces jeunes, toutes les énergies, la vie même du pays... »

« Nous autres, mon cher, on s'est senti les coudes, ici, on s'est commu, jusqu'au fond et au tréfonds, dans la vérité de chacun.

« Les étiquettes?... de la blague !... Les mots?... de la blague !... Les opinions politiques comme on les entendait hier?... de la camelote, pire que l'autre, et bonne à empaumer les poires que nous étions !... Les opinions religieuses, comme on les entendait hier, avec les guitares du cléricisme et de l'anticléricisme?... une énorme fumisterie !... »

Il est indiscutable que notre artilleur-maire rejoint ici d'une façon précise l'avis exprimé dans un précédent numéro par un héroïque officier, quand celui-ci nous a parlé des "prétendues opinions politiques", étiquettes servant à justifier le plus souvent de vulgaires haines de "seuil à seuil".

Mais, poursuivons :

« Verbalisme !... Paperasserie !... ça se tient. L'une procède de l'autre. Si l'on n'entassait pas autant de discours, on ne créerait pas autant de lois qui se contredisent ou s'obscurcissent au fur et à mesure qu'un flot de règlements prétendent les préciser et en déterminer l'application, et nous n'aurions pas cent mille bureaux, munis d'un million de scribes, par les mains de qui s'amoncellent dans des cartons des tonnes de papier qui nous coûtent les yeux de la tête et dont le poids nous écrase... »

« Un pays, c'est un grand idéal — et c'est aussi une affaire... Le grand idéal qui est la source de vie de la nation, ce ne sont pas les bavards qui l'entretiennent, ni qui l'élargissent. La grande affaire, il faut, pour la mener au profit de tous, non pas des galoubets, mais des têtes, de bonnes caboches

bien organisées et solides, et des volontés...

« Nous autres, nous avons appris ce que ça veut dire, une tête, une volonté, une direction, et nous nous en souviendrons.

« Et puis nous savons aussi qu'il n'y a qu'une chose qui compte, qui vaille : le geste !

« Pour la vie comme pour la mort, voyez-vous, il n'y a que cela... Et, quand nous reviendrons, nous autres qui avons pris, tout de même, l'habitude de sauter ensemble hors des tranchées et d'envoyer des pruneaux soignés, il ne faudra pas que les bavards, ceux d'un côté ou ceux de l'autre, s'imaginent qu'ils « nous auront »... »

Artilleur, mon ami, je crois d'abord que personne ne s' imagine "vous avoir". Et puis la victoire, la rentrée au foyer, apaiseront, j'en suis sûr, vos trop justes raisons de grogner. Il ne vous en restera que la volonté, bien nette, de ne pas vous laisser faire et de lutter encore pour faire prévaloir votre façon de voir et de comprendre, et de cela, bravo !



D'un autre de nos correspondants qui était et qui est encore de « ceux de Verdun ».

UNE IDÉE... OU PLUTOT DES IDÉES QUI NOUS PARAISSENT PROFITABLES

« Vous voulez après la guerre rajeunir, raviver notre organisme politique, notre corps social. Si je vous comprends bien, vous voulez créer dans ce but un état d'esprit, ou plutôt canaliser un état d'esprit qui existe.

« C'est très bien, et je suis d'accord avec vous. Mais mon métier civil (je suis actuaire d'une grande compagnie d'assurances) m'a habitué depuis longtemps à la précision. Une chose notamment ne m'intéresse que si je vois surgir, immédiatement à son côté, le moyen de la réaliser. Or, quel moyen comptez-vous utiliser après la guerre ?

« A. Je ne vous crois pas subversifs, et pense que vous répugnez au « coup de force » pour convaincre les tièdes. Vous avez d'ailleurs raison, je crois ; j'espère qu'après la guerre on nous fichera la paix. Il ne manquerait vraiment plus que cela : des troubles, un communiqué civil. »

Non, rassurez-vous, mon cher correspondant, Aristarque n'est pas subversif. Et l'indication des moyens, tous simples et tous pacifiques, viendra en son temps...

« B. Mais vous voici donc rejeté dans la légalité pour faire prévaloir votre point de vue. Raisonnablement ainsi, si vous le voulez. Que va-t-il se passer ? En d'autres termes, comment le poilu, armé seulement de son bulletin de vote (de deux, de trois, si, comme je l'espère, on lui en donne un par brisque), va-t-il s'en servir pour débusquer les vieux ?

(A suivre.)

ARISTARQUE.

(1) Voir le commencement de cette enquête dans le numéro 79.

L'HUMOUR ANGLAIS : LEURS RUSES DE GUERRE



**LE COUP DES MOUCHES VENIMEUSES.** — L'artiste imagine ici que les Boches ont apporté devant la tranchée une cage à mouches pleine de bestioles venimeuses qu'ils lâchent vers la tranchée adverse. Pour se défendre contre cette invasion, Tommy lance sur les bestioles des insecticides qui obligent les mouches éperdues à rebrousser chemin.



**LA RUSE DES OIGNONS.** — A court de gaz asphyxiants, les Boches, munis de masques protecteurs, viennent de nuit, ficher au bout de pointes, devant la tranchée adverse... des oignons. Ils les épluchent ensuite à coups de baïonnette. Tommy, surpris et sans masque, verse un déluge de larmes, mais ne quitte pas son poste.



**L'INNOCENT PETIT OISEAU.** — Un officier boche, qui porte sur son casque une sorte d'aigle impérial, s'est dissimulé, revolver au poing, dans un champ de blé; l'oiseau du casque seul dépasse. Les Tommies, qui le prennent pour une perdrix, s'approchent innocemment pour le capturer, tandis que le Boche s'apprête au massacre...

Le caricaturiste anglais Heath Robinson, célèbre dépositaire de l'« humour » national, publie dans le *Sketch* une série de compositions sur l'actualité, dont voici les plus caractéristiques. D'un point de départ vraisemblable, l'artiste



**POUR AFFAMER L'ENNEMI.** — Ceci, d'après l'auteur, est un épisode de la guerre sud-africaine. Le Boche, sournois, a rempli d'apéritifs qui creusent vraiment — où sont-ils? — tous les puits de la région. Les Boers altérés, boivent sans malice. Soudainement torturés par la faim, ils dévorent qui leur fusil, qui leurs souliers, etc.

arrive à combiner des déductions folles; ses parodies, nées d'une déformation faussement logique des pires réalités, provoquent invariablement le rire! C'est d'une « manière » éminemment britannique, et, tout à la fois, très personnelle...

# J'ai vu...



**FRÈRES D'ARMES :  
AVANT LE DÉPART DU CAMP  
DE MAILLY POUR LE FRONT**

On sait que les soldats russes débarqués à Marseille ont été envoyés au camp de Mailly pour y prendre un premier contact avec nos troupes, aux côtés desquelles ils vont se battre. Le général Joffre et le général Gouraud viennent de passer en revue ces superbes soldats

impeccablement armés et équipés. Notre instantané a été pris au moment où un de ces rudes gaillards, à l'heure du départ, donnait l'accolade au camarade français, qui depuis quelques semaines, était devenu son instructeur et qui porte encore le masque protecteur contre les gaz, dont il vient de lui faire une dernière démonstration.